

« *Mon cœur est triste à en mourir.* » (Matthieu 26,38)

LE CLOWN DU VENDREDI

Gabriel RINGLET

Peut-on rire le
Vendredi Saint ?
Clown-rencontreur,
Denis Bernard offre
détente et poésie au
cœur de la fragilité la
plus vive.



« CLOWN PAGE BLANCHE »

« *Derrière chaque porte, c'est un nouvel imaginaire qui est prêt à s'épanouir* », confie celui qui se voit comme « *un clown page blanche* » parce qu'il improvise, s'adapte, accueille chaque personne telle qu'elle est et tente de lui rendre, même infime, un pouvoir d'action et de création. Si la personne visitée prétend qu'un cheval est entré dans sa salle de bain, il le regarde avec elle. Il attend toujours que la personne lui fasse un premier signe. Il peut s'agir d'un mouvement de balancement auquel il va répondre, d'une phrase qu'il va répéter de façon rythmée.

Le poète Georges Haldas avait l'habitude d'écrire dans les cafés. Pendant qu'il est penché sur son cahier, un stylo à la main, il entend des bribes de conversation. Et quand il lève les yeux et voit « *toutes ces têtes, toutes ces gueules* » autour de lui, il prend la mesure de la joie et de la souffrance humaine. « *Pas besoin*, dit-il, *d'aller à l'église pour penser à Gethsémani. J'y pense encore mieux dans les cafés. C'est là qu'on rencontre l'agonie du Jardin des Oliviers.* »

« *Parfois*, confie-t-il encore, *je vois des yeux se ralumer, des mains se décrisper. C'est fou comme des personnes, même très perdues, gardent mémoire du toucher. Elles ne sont plus capables de relier deux bouts de phrase, mais leur peau ne connaît pas d'amnésie. Alors je joue contre leur peau, du bout des doigts, du bout du nez...* »

GABARDINE ET ACCORDÉON

Denis Bernard est aussi poète à sa manière. Clown-poète et clown-rencontreur selon ses propres mots. Mais lui, c'est en rue, à l'hôpital et, surtout, dans les maisons de repos, qu'il rencontre Gethsémani.

Face à des personnes dont le cœur, souvent, est « *triste à en mourir* », parce qu'elles sont sans abri, ou autistes, ou atteintes de la maladie d'Alzheimer, il s'approche tout en douceur, avec son nez rouge, sa gabardine et son accordéon, et essaie de se tenir dans l'instant de leur souffrance, au plus près de leur quotidien. Son approche n'est pas « *comique* ». Il vient vers elles avec sa fragilité, sa sensibilité, son ouverture, et cherche « *l'accordage* ». « *Mon rôle, précise-t-il, est d'endosser un personnage et ses tourments, sa tristesse, sa colère, son ennui, son désespoir...* »

Par le jeu, par la poésie, Denis Bernard peut rejoindre quelqu'un de complètement désorienté et tenter de lui offrir un peu de légèreté. Ses interventions sont presque toujours individuelles, de chambre en chambre, auprès de celles et ceux qui ne participent plus à des animations communautaires.

ÉLOGE DU TÊNU

Il arrive que le clown du Vendredi se perde aussi en rue, « *dans la normalité* », et interpelle les passants, les commerçants, les policiers, les éboueurs... Juste pour recréer « *de l'affinité* ». Et quand on lui demande pourquoi, lui, metteur en scène et comédien professionnel, s'est fait clown au pays de souffrance, il répond que le clown a un rapport de vie avec la mort, et qu'il est primordial, pour donner un avenir au monde, d'en accueillir l'extrême fragilité. Tout son « *jeu* », son « *rire* », son « *mime* » est un éloge du ténu, une volonté de garder intacte sa faiblesse, comme disait Michaux, et de voyager pour s'appauvrir. Citant le moine-poète Ryōkan qui l'a beaucoup marqué, Denis Bernard encourage à « *valoriser les toutes petites choses, étincelles de joie* ». ■

Invité du Vendredi Saint au prieuré de Malèves-Sainte-Marie, Denis Bernard y relira la Passion à travers sa sensibilité de clown-rencontreur.